

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie: Propos de Voyage (3^e lettre) Pierre Bataille
Echos artistiques..... L. M
La Chanson française: Le Moineau A. Giron
Lettre Parisienne: Les femmes
écrivent-elles trop?..... Arsène Alexandre
Cœur mort..... Andréa Lex
Cora Laparcerie..... Tony d'Ulmès
Le Coin des poètes..... Georges Rocher
Libre Chronique..... Franc-Sillon
Genève..... W. Clerc
Histoire d'un crime..... Eugène Fourrier
L'Esprit des Autres..... X.
Concerts Bellecour..... X.
Bibliographie. — Revue financière.

CAUSERIE

PROPOS DE VOYAGE

(3^e LETTRE)

Mon cher Directeur,

En moins d'une heure, on va de Berne à Thoune, où l'on retrouve encore des maisons bâties avec arcades et de nombreux magasins de curiosités où les faïences locales occupent le premier rang, quand elles n'y tiennent pas toute la place.

Il en est des villes comme des gens, et des petits pots comme de beaucoup d'autres choses : charité bien ordonnée... vous savez le reste.

Thoune est — en quelque sorte — la préface de l'Oberland ; comme Interlaken en est l'entrée en matières et Meiringen le premier chapitre.

A Thoune, si vous vous laissez tenter par la traversée des lacs, vous quittez le railway et vous prenez le bateau à vapeur amarré sur les bords de l'Aar. Le bateau ne tarde pas à s'engager dans le lac de Thoune, bordé — des deux côtés — par de

magnifiques montagnes, les unes arides ou blanches, les autres recouvertes d'une luxuriante végétation.

Sur ces dernières — de la base au sommet — s'étagent des villages, des hôtels, des villas, quelques-unes propriétés particulières, le plus grand nombre servant de pensions d'étrangers.

Il n'est guère de montagne en Suisse qui n'ait — à l'heure actuelle — son sanatorium desservi par une voie électrique aussi verticale que possible : plus une voie électrique est verticale, plus sa réussite est assurée ; d'abord elle accède plus rapidement à son point d'arrivée.

Vous faut-il 1000 mètres d'altitude ? allez là-bas ! Pensez-vous que 2,000 mètres vous seraient plus favorables ? dirigez-vous de ce côté ! On vous servira à volonté et suivant les besoins de votre santé 2500, 3000 et même 3500 mètres d'altitude : vous n'avez qu'à parler.

Faisant allusion à toutes les stations de cure d'air déjà créées — ou en voie de création — Elysée Reclus écrivait il y a quelques années : « La Suisse est devenue le refuge de l'Humanité fatiguée et surmenée. »

A en juger par les échantillons de jeunes vieillards et de valétudinaires avant l'âge que l'on y rencontre, il faut croire que la fatigue et le surmenage n'ont fait que croître et enlaidir dans notre vieille Europe.

Après une agréable traversée de deux heures, le bateau s'engage de nouveau dans l'Aar canalisée — l'Aar traverse le lac de Thoune comme le Rhône traverse le lac Léman — et arrive en dix minutes à Interlaken.

Ce paradis terrestre — où les Eve ne ne manquent pas — n'est ni une ville ni un village : il serait plus exact de le comparer à une allée de traverse.

Il se compose d'une interminable avenue bordée d'hôtels où viennent — chaque an-

née — s'abriter plus de cinquante mille étrangers.

Placée entre les lacs de Thoune et de Brienz, Interlaken — bien qu'à une altitude de 572 mètres seulement — revendique hautement le titre de « station climatique de premier ordre. »

Je n'ai aucune autorité pour lui contester ce titre : comme je ne m'y suis arrêté qu'un jour et une nuit, je n'ai pu ressentir les bienfaisants effets de son climat.

Il est bon d'ajouter que je ne venais pas y chercher la santé, puisque je la possédais avant de franchir la porte du Grand-Hôtel des Alpes, en face de la Jungfrau.

Tous les hôtels d'Interlaken ont la prétention d'être en face de la Jungfrau : un hôtelier qui conviendrait ingénument que de chez lui on ne voit la Jungfrau que de trois quarts, serait tenu aussitôt de baisser ses prix.

La Jungfrau fait partie du service : malheureusement on ne la sert presque jamais.

A peine installé dans votre chambre — et en proie à une légitime émotion — vous ouvrez votre fenêtre et vous restez surpris de ne voir devant vous que des montagnes de moyenne grandeur entre lesquelles « la Vierge des Alpes » brille par son absence.

Flairant une mystification, vous appuyez énergiquement sur l'avertisseur électrique pour réclamer la présence du valet de chambre, lequel — bien stylé — vous explique que lorsqu'on veut voir la Jungfrau il faut s'armer de patience, qu'elle reste souvent invisible pendant des semaines entières, mais que lorsqu'elle montre « son front couronné de neiges éternelles » on est amplement dédommagé du temps passé à l'attendre.

Je me suis hypnotisé — faute de mieux — devant l'échancrure embrumée où — comme sœur Anne — je ne voyais rien venir et mes réflexions m'ont amené, peu à peu, à cette conclusion, que les fugues

de ce glacier intermittent et capricieux servaient admirablement les intérêts d'Interlaken.

Le programme des touristes pouvant se résumer en ces cinq mots : Voir la Jungfrau... et partir ! il est évident que moins la Jungfrau se montre, plus les hôtels y trouvent leur compte.

Sur vingt voyageurs auxquels j'ai fait part de ma déconvenue, un seul s'est flatté d'avoir aperçu la Jungfrau ; c'était un allemand de Mayence et chacun sait que les Mayençais sont les Gascons de l'Allemagne. Les dix-neuf autres — avec une entière bonne foi — ont avoué qu'ils ne l'avaient jamais admirée... que sur les photographies où elle voisine avec l'Eiger et le Munch.

Sur cet aveu consolant, j'ai quitté Interlaken par le lac de Brienz qui — celui-là, au moins — tient toutes ses promesses de lac enchanteur.

Trois heures d'arrêt entre deux bateaux m'ont permis de gravir les sept étages du Giessbach, représentés par autant de ponts jetés sur le torrent et de déjeuner en face — véritablement en face, cette fois-ci — de l'imposante cascade (330 mètres) dont la douce fraîcheur constitue assurément le meilleur des apéritifs.

Le même soir, j'étais à Meyringen, le point où convergent toutes les belles vallées de l'Oberland. C'est de là, mon cher Directeur, que je vous adresse cette lettre.

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

Il est question de reprendre à la Comédie-Française le *Maitre Guérin*, d'Emile Augier.

M^{me} Marie Kolb y continuerait ses débuts avec le rôle de M^{me} Guérin.

La Comédie-Française nous prépare une surprise : la divulgation des reliques qui dorment dans les armoires de la Maison de Molière.

C'est au foyer des comédiens que seront exposés ces souvenirs. On y verra le diadème ou le bandeau de reine que porta Rachel dans le rôle de Phèdre, la couronne de lauriers d'or que lui offrit la municipalité de Lyon, une bourse de Corneille, une montre de Molière, la couronne que portait Talma dans *Cinna*, et d'autres pièces non moins intéressantes.

Une des premières œuvres que montera en automne prochain la direction de l'Opéra-Royal de Berlin sera *Samson et Dalila* de Saint-Saëns.

Les journaux italiens annoncent que

M. Mascagni viendra l'année prochaine, à l'occasion de l'Exposition, faire entendre à Paris son orchestre du Conservatoire de Pesaro.

Quelqu'un qui revient d'une de nos grandes stations thermales nous en rapporte une amusante affiche, apposée en ce moment sur les murs du Casino, et qui annonce en ce moment une représentation de la *Vivandière*.

En grosses lettres, on y lit cet avis qui témoigne d'une sollicitude louable pour éviter les émotions aux spectateurs :

« On tirera un coup de fusil au troisième acte ».

On sait que les représentations d'Oberammergau ont lieu tous les dix ans ; la prochaine sera donnée l'an prochain. Comme la date doit en coïncider avec celle de l'Exposition parisienne, les habitants d'Oberammergau espèrent que bon nombre d'étrangers venus à Paris pousseront jusqu'en Bavière et iront assister aux fêtes de la *Passion*. Aussi font-ils des préparatifs plus considérables que jamais. L'orchestre et les chœurs travaillent déjà avec beaucoup de zèle ; les répétitions commenceront bientôt. Le rôle du Christ sera tenu par un nouveau titulaire, M. Antoine Lang ; peut-être aura-t-il quelque peine à faire oublier l'admirable Christ de 1890 ; mais les dix ans qui se sont écoulés depuis cette date ont trop vieilli son prédécesseur pour qu'il puisse encore avec vraisemblance, tenir l'emploi d'un personnage de trente trois ans.

Pour la première fois, le théâtre d'Oberammergau sera couvert, et l'on prévoit, du chef de cette installation, une dépense de plus de 200,000 fr. Enfin, dernier détail qui n'a rien d'artistique, mais qui n'est pas sans importance, la commune d'Oberammergau, en vue des fêtes prochaines, va faire construire un abattoir. Les personnes qui ont pu constater combien la nourriture laissait à désirer en 1890 et même combien elle était rare approuveront certainement ce projet. Ces diverses améliorations vont grever assez lourdement le budget d'Oberammergau ; mais les habitants ne doutent point que l'Exposition de Paris ne leur envoie assez de monde pour les mettre en état de couvrir tous ces frais.

L. M.

LA CHANSON FRANÇAISE

LE MOINEAU

I
Tantôt doux comme une caresse,
Tantôt aigus ou menaçants,
Clameurs de rage ou d'allégresse,
Entendez-vous ces cris perçants ?
Des moineaux, troupe babillarde,
Se disputent un cerisier ;
Un pas s'entend : la gent pillarde
S'enfuit, criant à plein gosier.

REFRAIN

Gentil moineau, donne nous ta vaillance,
Ta belle et sereine gaieté ;
Enseigne nous, petit oiseau de France,
Le culte de la Liberté

II

Le moineau, c'est le philosophe
Qui voit d'un œil insouciant
Le triomphe ou la catastrophe,
Et traite la vie en riant ;
Que la neige couvre la plaine,
Que Juillet dore la moisson,
Son cri, joyeuse cantilène,
Emplit le toit ou le buisson.

III

C'est l'artiste, c'est le bohème
Qui, sans souci du lendemain,
S'en va, chantant son gai poème,
Musant tout le long du chemin,
Aussi quand la terre est gelée,
Quand les moineaux ont froid et faim,
Jetez à leur misère ailée
Les miettes de votre pain.

IV

Il chérit son indépendance ;
Souffrir au grand air lui plaît mieux
Que vivre au sein de l'abondance,
Captif loin de l'azur des cieux.
Quelque riche que soit la cage,
Il languit, il perd sa gaieté :
Il lui faut l'air pur du bocage,
Le grand soleil, la liberté !

V

De nombreux méfaits on l'accuse,
Il est voleur, il est gourmand ;
Effronté, sans vergogne il use
Du bien d'autrui fort largement.
Pourtant, ce raisin qu'il grapille,
Il vous le rend à sa façon,
Car il détruit ver et chenille,
Préserve l'arbre et la moisson.

REFRAIN

VI

Querelleur, babillard, sceptique,
Hardi, bruyant, présomptueux,
Qu'il soit sur le chaume rustique
Ou dans le jardin somptueux
Rien ne l'émue, ne l'embarrasse
Il nargue le monde et les lois :
C'est un oiseau de notre race,
Il a du sang des Vieux Gaulois

REFRAIN

A. GIRON

Mention honorable au Concours de la Lice
Chansonnière de Mai 1899.

LETTRE PARISIENNE

LES FEMMES ÉCRIVENT-ELLES TROP ?

Les femmes écrivent-elles trop ? - Cela dépend des cas répondrait un normand de mes amis. Quand elles écrivent comme M^{me} de Sévigné elles n'écrivent pas assez. Elles

Demandez partout le **THÉ DES MANDARINS**

écrivait trop quand elles font comme une certaine dame que je me garderais de nommer, vous verrez plus loin pourquoi — une dame dont les tribunaux ont eu à s'occuper ces temps derniers.

Cette dame a été ravie que les tribunaux voulussent bien s'occuper d'elle. C'est généralement le contraire pour nous, il est vrai que nous ne sommes pas des femmes et que les juges ne sont pas à beaucoup près coutumier de galanterie envers nous comme ils le furent envers cette aimable dame — Je mets aimable pour arrondir la phrase.

Or donc chez un éditeur que je ne saurais désigner plus clairement, une dame que je ne nommerais pas, avait publié un roman dont j'ai oublié le titre et qui traitait de je ne peux dire quel sujet. Ces indications sont vagues mais amplement suffisantes.

Cette dame avait obtenu d'un aimable critique fonctionnant dans une revue estimée, je sens que je vais un peu loin et que je me compromets, mais on ne saurait être trop précis — que ce critique aimable consacra tout un article à son ouvrage.

L'article paru, vous pensez sans doute que ce fut un échange de civilités, compliments, remerciements, etc. Pas du tout. La dame écrivain poussa de beaux cris de paon : on n'avait pas compris sa pensée ! on avait dénaturé ses idées ! on n'avait pas rendu justice à son talent ! Et patati, et patata.

Et il fallait que dans le plus prochain numéro on inscrivit un contre-article d'elle où elle disait de son roman tout le bien que son critique avait oublié ou ne s'était pas empressé de dire. Le critique et la revue résistèrent. Ils répondirent que rarement un romancier bénéficie d'aussi longs articles pour des livres de valeur même bien supérieure et que s'il fallait insérer dans une publication la critique des critiques par l'intéressé lui-même, il faudrait faire des suppléments plus volumineux que le journal régulier.

C'étaient des raisons de bon sens dont tout le monde se serait contenté. Mais le bon sens ne satisfait pas toujours les femmes. Il y a même souvent de la brouille entre eux. Aussi la mécontente se transforma soudain en plaideuse. Elle traîna devant les tribunaux directeurs et critiques, elle aurait plutôt cité les garçons de bureau devant les juges que de n'en avoir pas le cœur net. Or, savez-vous ce qu'ils ont décidé ces bons juges ? Eh bien leur arrêt établit que la dame avait raison, et ils lui ont accordé toutes les réparations qu'elle demandait. Si jamais on repince notre confrère à s'occuper des travaux féminins.

Cet arrêt n'est ni plus ni moins que la négation du droit de la critique et malheureusement dans ces derniers temps on en a rendu plusieurs dans le même sens.

Oh ! je sais bien qu'il serait odieux, et même ce qui est pis, ridicule, de revendiquer pour la critique des privilèges spéciaux, des droits qu'elle-même a un peu perdus

par sa faute dans ces dernières années. Mais enfin ceux qui disent du mal de cette critique tant dédaignée sont les premiers à la saluer bien bas dès qu'ils ont besoin d'elle. Je suis convaincu que la bonne dame a dû longuement assiéger notre confrère jusqu'à ce qu'elle obtint l'article qui n'a pas eu l'heur de la satisfaire ; je la vois d'ici.

Quand on fait quoi que ce soit pour le public, politique, art, théâtre, littérature, on doit pourtant, que diable ! se soumettre d'avance au jugement bon ou mauvais. On aurait accepté les éloges, mais on n'accepte pas les restrictions. Aussi, faute d'un esprit combatif, l'examen des œuvres a-t-il cédé la place à la réclame pure et simple et la critique a tourné au bénédiction. Enfin...

Et maintenant vous comprenez pourquoi je n'ai pas désigné plus clairement cette processive consœur. Elle n'aurait qu'à exiger, forte de son jugement, l'insertion d'une réponse qui remplirait deux numéros de ce journal.

D'autant plus que maintenant elle aura rarement l'occasion de rencontrer des critiques qui parlent d'elle. Je ne veux pas accabler une femme, mais examiner une simple question de bon sens ; je laisse donc de côté la romancière et son infortuné critique. Mais à cette occasion l'on s'est demandé si les femmes n'écrivaient pas un peu trop. Un de nos confrères a fait remarquer que toute une littérature féminine de qualité assez médiocre envahissait depuis quelque temps les librairies. Ce n'est que trop exact tout en reconnaissant que beaucoup de livres d'hommes ne valent guère mieux. Les éditeurs ont été séduits par le meilleur marché. Ils paient les femmes moins cher et pensent que le public avalera tout ce qu'on lui donne. Pourtant à la fin il se lasera. C'est effrayant de penser ce qu'il se noircit de papier sous prétexte de littérature ! On a calculé que le déboisement du monde provient en partie du fait des écrivains des deux sexes tant il faut de pâte de bois pour fabriquer le papier nécessaire au journal et au livre. Eh bien, si chaque écrivain mâle consomme pour sa part deux ou trois chênes et cinq ou six peupliers chaque écrivain du beau sexe figure bien dans la statistique pour la moitié de ce chiffre en attendant mieux.

Mais décidément les arbres sont plus beaux sous leur forme naturelle.

Arsène ALEXANDRE.

CŒUR MORT

Pour...

*Voulant trop t'idéaliser
(Pauvre misérable insensée !)
Je n'ai réussi qu'à briser
Le rêve exquis de ma pensée.*

*Est-ce ta faute ? je ne sais ;
Et j'ignore si c'est la mienne...
— J'ai cru que tu me trahissais,
Mais je n'en ai pas eu de haine...*

*J'eus beau prier l'amour : voici
Qu'en pleine route il m'abandonne.
Si tu dois en souffrir aussi,
Pardonne, ... car je te pardonne.*

*Laisse-moi ; poursuis ton chemin.
Sans un regret je te regarde ;
Je suis « hier » — cours vers « demain »
Demain t'appelle, hier me garde.*

*Et, si tu pleures le passé,
Pleure-moi tout comme une morte
Puisque sur mon cœur trépassé
L'Amour a verrouillé sa porte !*

Andréa LEX.

CORA LAPARCERIE

Sans embarras, sans fausse modestie, des auteurs célèbres tels que Catulle Mendès, Jules Lemaître, Emile Bergerat et des seigneurs de moindre importance aussi, ont fait eux-mêmes la critique de leurs pièces.

Certains lecteurs crient à la réclame, d'autres jugent la chose intéressante et originale. Pourquoi donc un auteur, devenu spectateur ne dirait-il pas tout simplement, sans blâme, ni louanges exagérées, ce que lui suggère l'évocation précise des êtres un peu mystérieux et inachevés qui ont passé dans son cerveau.

Car c'est avec étonnement, presque avec effarement qu'on voit cette transfusion de son âme dans l'âme des comédiens et qui expriment vos souffrances et vos joies, qui font sonner vos rires muets et qui pleurent les larmes que vous n'avez pas versées.

J'ai eu cet étonnement et cet effarement en faisant répéter mon drame « Le droit de tuer » qu'on a joué dernièrement aux Mathurins.

Cela se passait chez Mlle Laparcerie, dans une très vieille maison d'un très vieux quartier, sur la rive gauche. Un vaste salon tranquille à peine meublé, mais merveilleusement fleuri. Partout des fleurs : sur la cheminée, sur la table, sur le piano, par terre, des fleurs sveltes qui s'élancent très haut, des lis, des iris, des pavots, non pas des fleurs mignardes ni des fleurs capiteuses, mais des fleurs graves et chastes, telles que les peintres en choisissent pour entourer, dans un livre, quelque noble poème. Jamais fleur n'ont eu expression si personnelle. En les voyant, j'ai compris Mlle Laparcerie. Elles m'ont été plus significatives que sa voix, que tout en elle.

Je ne l'avais regardée que de loin, sur la scène. Une nature de celles qui empoignent — selon l'expression si juste — le public tout entier, dilettante qui veut de l'émotion.

Elle m'avait conquis. Je désirais la connaître. Je la comprenais comme artiste, je ne la soupçonnais pas comme femme.

Je vais chez elle avec mon manuscrit. La mère m'introduit. Une belle méridionale, de démarche noble, tête régulière et pâle.

ELIXIR S^T-PIERRE, Liqueur de première marque

COMMUNICATION

Il y a onze ans que, sur l'initiative d'un modeste mais grand savant, fut fondé à Paris un Etablissement Médical de 1^{er} ordre qui, apportant à la Thérapeutique le secours d'une médication toute nouvelle, depuis cette époque, rendu la santé à un nombre incalculable de personnes atteintes de Surdité, ou souffrant de maladies de la Gorge, du Larynx ou du Nez.

Nous avons nommé l'Institut Drouet, connu maintenant dans le monde entier.

Les disciples et continuateurs du Dr Drouet, soucieux de conserver la bonne renommée acquise par leur œuvre, croient devoir rappeler à l'immense public qui les a encouragés et soutenus avec une si touchante sollicitude, que la méthode de leur Maître, le Dr Drouet, répudie absolument toute opération chirurgicale, ainsi que l'emploi d'un appareil quelconque.

Le traitement de ce célèbre Etablissement médical est, d'ailleurs, clairement expliqué dans le *Journal de la Surdité, des maladies de la Gorge et du Nez*, dont l'envoi est absolument gratuit. Est également transmis, à titre gracieux, le *Questionnaire Pathologique*, admirable de précision et que les malades n'ont qu'à remplir pour obtenir, des praticiens de l'Institut Drouet, une consultation gratuite par correspondance sur l'affection dont ils sont atteints.

Il suffit pour cela d'écrire au Directeur, 142, Boulevard Rochechouart, Paris.

EN 20 JOURS
GUÉRISON RADICALE de l'**Anémie**
Par l'**ELIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL**
Soleil Produit autorisé spécialement.
Pour Renseignements, s'adresser chez les
SEURS de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saulnier, Paris.
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

COQUELUCHE Nouveau traitement, sûr, commode et peu coûteux. Envoi fco bte contre 2,25, mandat ou timbres. **GAMBIER, 208 bis faub. St-Denis, PARIS.**

ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Typographie et Lithographie
J. GALLET
2, Rue de la Poulallerie, 2
LYON

« Ma fille?... Elle est rentrée du théâtre à une heure, des leçons tout le matin, à peine le temps d'avaler un morceau, une lecture et la voilà qui part pour la répétition. C'est à en perdre la tête! »

Dans le salon, debout, prête à sortir, Mlle Laparcerie me reçoit. Brune et pâle comme sa mère, grande sans l'être trop, bien faite, un visage intéressant, sensitif, des bandeaux plaqués sur le front, coiffure un peu garçonnière qui lui va, de larges yeux rayonnants d'intelligence. Et puis très simple, très aimable, très à la bonne franquette.

« Un rôle?... Certainement!... Ah! pour lundi!... Et nous sommes mardi, et samedi il y a une première à l'Odéon... C'est embêtant... Enfin! si ça me plaît, zut!... Je le prends! »

Et, en voiture, comme ça, tout de suite, c'est lu, compris, accepté. « Le droit de tuer, c'est violent, audacieux, brutal, ça me dit, ça me dit tout à fait! Allons, Corra, ma fille, pas de flemme et vas y! »

Et tous les jours, avec courage, avec acharnement on répète. Dans le grand salon frais et calme, on a écarté les fleurs qui figurent — ô poésie! — le public. Mlle Laparcerie est assise, sérieuse, sa brochure à la main, elle lit très vite, d'un ton monotone, elle veut d'abord comprendre, réfléchir. De temps en temps elle rage: « Ah! flute, je joue comme un pied! »

Mais voici la scène où le mari qui sort de la maison de fous, à peine guéri, rentre chez sa femme. Le mari, c'est Séverin-Mars que nous avons vu au Grand-Guignol dans « Lui! » et au Nouveau-Théâtre dans « La dernière soirée de Georges Brummel ».

Tout jeune, auteur et acteur, un artiste, un convaincu, original et déconcertant. J'en parlerais ailleurs. Il se donne, il se donne tout entier, plus que si le public était là pour l'applaudir. Et il joue!... Ah! ce fou qui ne croit plus l'être et qui l'est encore! ces sourires convulsés et ces yeux d'éclair, cette terrifiante gaîté, la sauvage secouée de cette chevelure, et cette rage qui ne crie pas mais qui rugit, cette rage bestiale de l'homme qui va tuer ou qui va violer...

« Ah! nom d'un chien! » Ça l'embale cette passionnée Laparcerie. Elle envoie promener sa brochure. « Tant pis si les mots n'y sont pas, le mouvement, je veux être dans le mouvement! »

Et farouche, sa voix gronde, sa poitrine halète, sa pâleur brune pâlit, ses larges yeux s'élargissent.

Ah! comme on a raison de l'acclamer et de la prôner! ou l'appeler déjà Cora, comme on dit Sarah!...

Ils ont une joie, les deux grands artistes Laparcerie et Séverin-Mars, si pareillement passionnés, à vibrer de la même façon, et ils s'admirent d'un même élan:

« Vous jouez rudement bien! — Ah! vous êtes épatant! »

Emotion d'un instant. Et puis Laparcerie redevient la folle Cora, bonne fille ou plutôt bon garçon: « Si qu'on boirait?... Voilà de la bière!... Et les verres?... Où diable sont

ils?... Ah! si maman était là!... Moi pour le ménage!... Allons! sacré bouchon, va donc, qui enfonce!... Qui veut le bouchon?... Vous Séverin? »

Et de rire comme une enfant et de jouer avec un chaton noir, gâté et miauleur qui vient réclamer son five o'clock.

C'est tout le temps comme ça: Bousculade, travail, gaîté, jeunesse — et génie.

Et maintenant que j'ai parlé de l'artiste, vais-je parler de ma pièce? Eh bien zut! comme dit Laparcerie. On a « le droit de tuer » mais on n'a pas le droit d'ennuyer.

Tony D'ULMÈS

Le Coin des Poètes

SOUVENIR

I

*Ce printemps-là, les bois nous ont vu bien souvent...
— Dès l'aube, nous allions nous perdre au long des sentes;
Descriés d'oiseaux chantaient dans les grappes naissantes
Des lilas accrochés aux murs du vieux couvent.*

*Mais nous n'écoutions point le bruit de leurs querelles;
Et, vite, nous quittions les champs pour nous cacher
Très loin du monde, où nul n'aurait su nous chercher,
Perdus que nous étions sous les vertes dentelles.*

*Au milieu des roseaux, des fougères, des foins,
Dans les silènes, les genêts et les bruyères,
Nous passions, en ce temps, des heures tout entières,
Bien seuls et sans souci des indiscrets témoins.*

*En vos cheveux, l'or du soleil mettait des flammes,
Joyeuse, vous miriez vos yeux dans le ruisseau;
Le vent faisait pleuvoir les fleurs d'un arbrisseau
Et la roseur du ciel illuminait nos âmes...*

*O! le bonheur exquis de rester sans parler,
A vos côtés, jusqu'à ce que la nuit revienne!
Je tenais votre main qui tremblait dans la mienne,
Tandis que vous rêviez en écoutant perler*

*L'eau qui glissait, au pied des saules, sous les mousses;
Les insectes battaient des ailes, dans les joncs,
Des papillons frôlaient, rapides, les ajoncs,
Jusque sur nous grimpaient les coccinelles rousses.*

II

*Pourquoi faut-il que ces instants ne durent pas,
Que le cœur saigne alors qu'à peine il vient d'éclorre,
Que l'amour le plus pur s'envole à son aurore
Et meure avec l'Automne et les premiers frimas?*

*Pourquoi faut-il qu'après les ris viennent les larmes?
— Un jour, sur le chemin, je me suis trouvé seul:
La Terre se couvrait déjà de son linceul,
Les nids s'épouvantaient d'effroyables alarmes.*

*Vous aviez émigré vers un but inconnu
Où peut-être l'Hiver ne brise point les roses,
Et, c'est en vain qu'au fond des charmillles moroses,
J'ai crié votre nom au faune reconnu,*

*Aux moineaux grelottants sous la bise en délire,
A la source figée, aux rameaux dispersés,
Tout ce qui reste encor des mirages passés...
— L'écho m'a répondu par un éclat de rire.*

Georges ROCHER.

Demandez partout le **THE DES MANDARINS**

LIBRE CHRONIQUE

Avant de partir en vacances, la Chambre a voté — sur le rapport de M. Viviani — l'admission des femmes à prêter serment comme membres du barreau.

Adroite diversion, qui va obliger tous les Chauvin — comme de simples Dupuy — à changer leur fusil d'épaule et à ne plus crier seulement : « Vive l'armée ! » mais *Viv-viani* !

Il reste au Sénat à se montrer aussi galant que la Chambre des Députés — exception faite du misogynne Massabuau — et toutes nos doctresses en droit (on en compte au moins, je crois, jusqu'à... une : M^{lle} Jeanne Chauvin, déjà citée) se pourléchant d'avance leurs jolies lèvres roses, du bout de leur fine langue impatiente de défendre le veuf et l'orpheline, à la pensée du discours éloquent et décisif que le sénateur Bérenger ne peut manquer de prononcer pour leur ouvrir définitivement l'accès du prétoire.

C'est ça qui va réveiller nos bons juges sur leur siège, quand Maîtresse Putiphar plaidera avec son charme le plus persuasif l'acquiescement d'un autre Vacher, qu'elle aura, au préalable, courageusement affronté dans sa cellule.

Où, quand à l'appel de quelque cause d'infanticide, le Président du tribunal en prononcera l'ajournement à une autre session, Maîtresse Lachaude, la célèbre avocate de l'inculpée se trouvant au dernier terme d'une « position intéressante » qui l'oblige à faire passer sa délivrance avant celle de sa cliente

Nonobstant ce, nous adjurons le Parlement de repousser — avec tous les honneurs dus à son sexe — la pétition que la *Ligue pour l'affranchissement des femmes* vient d'adresser à la Chambre des Députés et demandant « soit d'accorder, pour commencer, le titre d'électeur au moins aux femmes veuves ou célibataires figurant sur les listes d'impôts à l'égal des hommes, soit de dégrever les femmes de toutes contributions. »

Il y a — dans la première partie de cette proposition — un véritable danger national contre lequel nous nous élevons de toutes nos faibles forces; dussions-nous encourir l'animadversion de la Ligue pour l'affranchissement des femmes.

La femme a bien d'autre devoirs à remplir que de descendre dans l'arène parlementaire — pour travailler à l'avènement des nouvelles couches — et de se fourrer dans les discussions politiques, au risque de passionner les débats.

Sans doute rendrait-elle quelques services au sein des commissions chargées d'étudier certains problèmes sociaux, tels que « les voies et moyens les plus propres à enrayer la dépopulation de la France » ; mais elle peut y travailler beaucoup plus efficacement encore dans son ménage, en collaboration avec son conjoint.

Nous concluons donc — n'en déplaise aux mânes de Dumas fils — à ce que la femme continue de se renfermer dans le rôle de *vas honorabile*, qui lui est dévolu par la nature ; et que nous conservions exclusivement les prérogatives masculines du bulletin de vote.

Maintenant, l'ostracisme qui frappe la femme devant l'urne du scrutin, est peut-être la véritable cause du nombre croissant des abstentionnistes ?... auquel cas nos belles ligueuses auraient raison avec feu l'éminent auteur de *Tue-là* ! « le suffrage universel sera féministe ou ne sera pas ».

FRANC-SILLON.

GENÈVE.

Le Parc des Eaux-Vives a pris une telle importance, dans le sens artistique particulièrement, qu'un article spécial sur cet établissement s'impose. Souventes fois déjà nous avons entretenu nos lecteurs de l'admirable situation, de la beauté du parc et de toutes les distractions que l'on y rencontre. Il était à prévoir que bien vite il deviendrait le rendez-vous préféré des étrangers, les Genevois l'ayant adopté dès son ouverture.

La saison actuelle est la plus brillante grâce aux nouvelles attractions de tous genres ajoutées à celles déjà nombreuses existant.

Les concerts diurnes et nocturnes qui s'y donnent chaque jour sont très suivis, les orchestres étant excellents. D'autre part, le Comité a été on ne peut mieux inspiré en s'assurant le concours de M. M. Poncet, l'aimable directeur de notre Grand-Théâtre, pour la direction de celui du Parc.

M. Poncet a recruté la meilleure troupe d'opérette que nous ayons eue jamais, engageant des artistes connus et de valeur, il a eu de plus le bonheur de s'attacher — à quel prix ? — la toute charmante M^{me} Tariol-Baugé, l'excellente chanteuse des Bouffes-Parisiens, une véritable étoile.

Le théâtre lui-même a subi d'heureuses transformations et embellissements qui en font maintenant une véritable bonbonnière on ne peut plus coquette, confortable et admirablement ventilée.

Les représentations ont lieu chaque soir et ne ressemblent que par le succès qui leur est fait, très suivies par un élégant

SAISON 1899

CONCERTS BELLECOUR

POUR LES ABONNEMENTS, S'ADRESSER
à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort

Prix de l'Abonnement pour la fin de la Saison : 9 francs

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

ELIXIR S^T-PIERRE, Liqueur de première marque

Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ELIXIR

DE

ST-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt Général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons

AGENCE FOURNIER

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

EXPOSITION

Internationale Religieuse
DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1° A cinquante pour cent des bénéfices nets ;
- 2° A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3° A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 francs, tous frais compris

En vente : AGENCE FOURNIER
LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

public elles sont devenues la plus agréable distraction que Genève puisse offrir à ses nombreux hôtes en cette saison.

Tour à tour nous avons applaudi : la *Mascolle*, *Giroflée-Girofla*, la *Petite Mariée*, les *Mousquetaires au Couvent*, la *Périchole* et d'autres joyeusetés connues qui vont faire place à des œuvres nouvelles.

Toujours à l'affût d'attractions dont la banalité est exclue, la Société du Parc vient de traiter avec l'aéronaute bien connu le capitaine Spellerini pour des ascensions en ballon captif et libre. Nous prédisons un véritable succès à cette tentative peu banale comme nous le disions. Des fêtes de nuit sont annoncées, voilà de belles soirées en perspective.

A. William CLERC.

HISTOIRE D'UN CRIME

A cette époque, un escadron de dragons était détaché à Grenoble. Je l'avais suivi en qualité de vétérinaire militaire. L'ancienne capitale du Dauphiné est une excellente garnison, les habitants sont d'un commerce agréable, la ville est gaie et les environs offrent aux yeux émerveillés les sites les plus pittoresques ; je m'y plaisais beaucoup.

J'habitais un troisième étage, rue Villars ; de chez moi, je pouvais contempler le Saint-Eynard à mon aise : il se dressait, majestueux, en face de mes fenêtres ; jamais rocher ne m'a paru plus imposant. J'avais une vue superbe ; cependant mon logement présentait un grand inconvénient. A l'étage inférieur habitait un gantier retiré qui possédait un perroquet, et je ne connais pas d'animal dont le voisinage soit plus agaçant ; son cri désagréable brise le tympan. S'il parle, il répète constamment la même phrase ; il y a de quoi devenir fou.

Le perroquet de mon voisin était hideux. Comme il était trop bien nourri, il avait la goutte : ses pattes enflées le portaient avec difficulté ; de plus une maladie de peau lui avait fait perdre une partie de ses plumes.

Quel besoin pousse d'honnêtes commerçants retirés à posséder un perroquet.

Mystère !

Le cœur de l'homme a des abîmes insondables. Je n'ai jamais pu comprendre cette passion : l'amour du perroquet. Il faut être bien dépravé ou bien désœuvré.

Lorsque j'aperçois un de ces grimpeurs, les propriétaires sont jugés. Laissons cet oiseau ridicule aux étrangers, aux rastaquouères et aux concierges.

Ce perroquet était mon cauchemar ; toute la journée il poussait des cris perçants qu'il n'interrompait que pour parler, c'est-à-dire pour articuler péniblement avec un accent de phonographe enrhumé une phrase, toujours la même :

— Il est bien gentil, Jacquot.

J'aurais voulu l'étrangler !

Pendant la belle saison, le gantier plaçait le perchoir du stupide animal sur le balcon qui se trouvait situé au-dessous de mes fenêtres, et dès que je paraissais à la croisée, le volatile tournait vers moi son œil rond, inexpressif, et lançait son exclamation ; la serinette était remontée, il ne s'arrêtait plus.

Cela ne pouvait pas durer, je serais devenu enragé.

Je songeai aux moyens de m'en débarrasser : s'il pouvait prendre une bonne maladie ! pensai-je, et une voix intérieure ajoutait : ne pourrait-on pas la provoquer ? Je reposai d'abord ces pensées criminelles, puis je m'y accoutumais. Aux grands maux les grands remèdes : si je traitais mon mal par l'arsenic ? De là à commettre une intoxication, comme aurait dit M. Homais, il n'y avait qu'un pas.

Je le franchis.

J'achetai de l'acide arsénieux ; par les croisées ouvertes, j'en saupoudrai délicatement les grains destinés à sa nourriture. Je répétai ce manège plusieurs jours de suite.

Tous les matins je me précipitais vers la fenêtre pour constater le résultat. Le maudit perroquet existait toujours. Non seulement il était plein de vie, mais l'état de sa santé s'améliorait ; ses pattes désenflaient à vue d'œil, il n'avait jamais été plus ingambe, la goutte disparaissait.

Je le guérissais !

J'en eus le soupçon.

Vous avez certainement lu *Germaine*, ce délicieux roman d'Edmond About. Un domestique, aux gages d'une rivale, tente d'empoisonner sa maîtresse ; il lui donne de l'arsenic à petite dose. Germaine est phthisique, le poison ainsi administré, au lieu de la tuer, la guérit.

L'arsenic à petite dose est un tonique.

L'acide arsénieux produisait sur le perroquet l'effet d'un médicament bienfaisant ; je prolongeais ses jours ! Cet incident aurait dû me désarmer, il n'en fut rien ; je résolus d'augmenter la dose. Je pris le paquet de poudre blanche et je versai tout le contenu. Le perchoir fut recouvert d'un duvet blanc semblable à de la neige : on eût dit un linceul.

Un quart d'heure se passa. Tout à coup, on sonna violemment à la porte ; je courus ouvrir.

Une jeune fille adorablement jolie entra tout essoufflée :

— Monsieur, s'écria-t-elle, je vous en prie, descendez vite chez nous ; notre perroquet se meurt. Maman y tient tant !

En présence du désespoir de ma voisine, j'éprouvai un remords.

— Déjà le châtement, pensai-je.

Je la suivis en toute hâte ; la famille du gantier était dans la désolation. A mon entrée, il n'y eut qu'un cri :

— Vous le sauvez ! n'est-ce pas ?

Jacquot faisait peine à voir. Cette fois, je ne l'avais pas manqué. J'essayai de lui faire prendre un vomitif, oh ! sans conviction.

Trop tard !

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

Le malencontreux animal tourna vers moi un œil terne, il bégaya :
— Il est bien... cuit... Jacquot !
Il voulait dire gentil probablement, et il expira.

J'allais me retirer lorsque le gantier me prit à part.

— Monsieur, me dit-il, veuillez me fixer le montant de vos honoraires.

Tout sceptique que je suis, j'avoue que je ne pus m'empêcher de rougir. Me faire payer ! Il n'eût plus fallu que cela ! J'eusse été semblable à ce médecin italien qui poignardait les passants aux environs de sa demeure et qui venait ensuite offrir ses services.

— Vous ne me devez rien, lui dis-je, je ne fais pas de clientèle.

Et je m'esquivai.

Pour me remercier, le gantier me fit une visite. Je la lui rendis. Sa fille avait deux grands yeux noirs qui me fascinaient. Je revins, je devins un ami de la maison. Je râcle assez désagréablement du violon ; Berthe, c'est le nom de la jeune fille, tapotait médiocrement du piano. Nous unîmes nos deux talents. Nous jouâmes des duos, nous fîmes de la musique d'ensemble... mais pas ensemble... Tout occupé à contempler ma compagne, je négligeais de regarder les notes : la mesure en souffrait, j'étais toujours en retard. Souvent il nous arrivait de jouer chacun un moreau différent sans nous en apercevoir, ce qui n'empêchait pas les parents de nous applaudir.

Ils trouvaient notre petite cacaphonie charmante :

— Oh ! comme cela est bien rendu ! s'écriaient-ils.

Un soir, comme d'habitude, j'arrivai avec ma boîte à violon sous le bras ; soudain, je m'arrêtai, frappé de stupeur. Jacquot, pimpant, brillant, l'œil vif, était là devant moi, fièrement planté sur ses pattes.

Je reculai.

Macbeth apercevant le spectre de Banco n'éprouva pas plus de saisissement.

— C'est Jacquot, me dit le gantier, nous l'avons fait empailler par un artiste de la capitale à votre intention ; permettez-moi de vous l'offrir.

Je dus l'accepter.

C'est sous cette forme dernière qu'il est vraiment gentil.

Vous l'avez deviné, l'aventure s'est terminée par un mariage. Berthe est la plus douce des femmes ; je suis le plus heureux des maris.

Jacquot, du haut d'une étagère, contemple notre bonheur, son ouvrage.

Un jour, entre deux baisers, Berthe me dit en le regardant :

— Il était bien gentil, tout de même.

— A qui le dis-tu ?

— Comment peut-on mourir de la goutte ?

— C'est bien simple, lui répondis-je, elle remonte vers le cœur et alors, je l'embrassai.

Et l'on dit que le crime est toujours puni.

Allons donc !

Eugène FOURRIER.

L'ESPRIT DES AUTRES

Un jeune homme se présente devant M. le maire, avec sa future, en riant d'une façon indécente.

— Singulière tenue, monsieur, lui dit l'officier public : ce que vous allez faire n'est pourtant pas si drôle !

L'avocat venait de plaider. Il avait été pathétique.

Il s'agissait du vol d'un paletot.

Le défenseur avait démontré clair comme cristal de roche l'innocence de son client.

Acquiescement sur toute la ligne

A la sortie de l'audience, le prévenu remis en liberté s'approche de son sauveur, et avec candeur :

— Maintenant que c'est fini... puis-je le porter ?

Deux banquiers se querellaient :

— Apprenez, dit l'un, que je suis incapable de commettre une mauvaise action.

C'est bien assez d'en émettre, répondit l'autre.

A la sortie d'une messe de mariage après les congratulations :

— C'est singulier fait quelqu'un. Le mari ne dit pas un mot.

— Que voulez-vous, fait un autre : les grandes douleurs sont muettes.

Souvenir d'été.

Sur la terrasse d'un café, Monsieur X... s'éponge le front et essaye de boire un bœuf qu'il repousse ensuite avec dégoût :

Quelle chaleur, dit-il en reposant d'un air fatigué le journal qu'il vient de parcourir ! Quel temps orageux. Si orageux que les nouvelles elles-mêmes ne sont plus fraîches !...

Deux médecins aliénistes causent d'un homme qu'ils regardent dès à présent comme un client probable.

— En somme, dit l'un, employant l'expression scientifiquement consacrée, c'est un candidat à la folie...

— Oui, appuie l'autre... et je crois même qu'il sera élu au premier tour.

Un jeune Anglais qui la connaît à fond vient se présenter comme reporter dans un grand journal parisien.

« Voyons, mon ami, êtes-vous débrouillard ?

— Justement, monsieur... des débrouillards... de la Tamise. »

CONCERTS BELLECOUR

Saison 1899

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, grand concert par l'orchestre complet du Grand-Théâtre sous la direction de M. Ch. Fargues.

Pour les abonnements, s'adresser à l'Agence Fournier, rue Confort, 14.

Prix de l'abonnement pour la fin de la saison, 9 francs.

AGENCE FOURNIER

Lyon, 14, rue Confort

Bons du Crédit Foncier de 1887

1 lot de	100.000 fr.
1 lot de	2.000 fr.
10 lots de 1.000 fr.....	10.000 fr.
432 lots de 200 fr.....	86.400 fr.

PRIX DU BON : 59 FRANCS

Bons Algériens de 1888

1 lot de	100.000 fr.
1 lot de	2.000 fr.
6 lots de 1.000 fr.....	6.000 fr.
133 lots de 200 fr.....	26.600 fr.

PRIX DU BON : 57 FRANCS

FUMEURS !

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« LE CYCLISTE »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé

Cahier gommé — Fermoir inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

ROBES et CONFECTIONS A FAÇON

21, Quai Fulchiron, Lyon

THÉ DES MANDARINS

Qualité extra Supérieure

250 gr.	2,50	Le kilo	9,50
125 gr.	1,50	500 gr.	4,75
50 grammes			0,60

DEPOT GENERAL :

LYON — 6, rue de Jussieu, 6 — LYON

LA PETITE GRAMMAIRE

Des Opérations de Bourse

est envoyée gratis sur demande faite à
M. MILLIAUD, 21, faubourg Montmartre,
PARIS.

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

43, Quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2207 du 15 juillet 1899

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — Variété : *La maison de Nicolas Flamel*, par G. Lenôtre. — *L'Empereur d'Allemagne, à bord de l'« Iphigénie »*, par X. — *La Seine purifiée*, par Borie. — *En Extrême Orient : Aux Iles Philippines*, par H. Turot. — *Le sanatorium d'Hendaye*, par L. de Mentarlot.

Explication des gravures, Revue comique, Echecs, Rébus, Récréations, Memento de la semaine, Semaine illustrée, Sport, Chronique des courses, etc.

Nouvelle illustrée : *Le Mariage de Chrétien*, par J. Barancy, illustrations de Dedina.

Le numéro : 50 centimes.

LE PETIT POÈTE

(Organe de l'Association des Alpes-Maritimes et de la Provence).

Journal ouvert à tous les Poètes

Sommaire du 1^{er} juillet 1899

Portrait d'Auguste Sauvaud. — *Alternum vale*, Hermina des Rasaunes. — *Indifférence*, A. Sauvaud. — *Larmes*, René Delaporte. — *Petits quatrains*, Blanche Goiset. — *Mathilde*, M. Conte. — *Un bouquet de fleurs des champs*, H. Pons. — *La muse provençale*, Ph. Chaniré. — *Xavier Privas*, C. Miré. — *Villa Saint-Jacques*, Louise Navella. — *La Bonté, vertu sociale*, Henriette Pernod. — *Les yeux*, A. Anglès. — *Le violon*, Ch. Collet, etc., etc.

Echos, Bibliographie.

A Lyon, chez Heine, 4, rue Victor-Hugo.

LA REVUE PHOCÉENNE

Littéraire et Artistique

Directeur : M. Alex. Patrickios, 32, rue Sainte, Marseille

Sommaire n° 2 — Juillet 1899

Fleuramye, Georges Vanor. — *Colombo la Verte*, Myriam Harry. — *Les Mutilés*, Alfred Meynard. — *Le grand poète de l'avenir*, étude du grand maître italien Antonio Fogazzaro. — *L'amour dans Jésus*, Jean Thomas. — *Sur l'amour*, Edmond Harancourt. — Des poésies de Jean Aicard, Marcel Imer, une bibliographie intéressante et fournie. — Vignettes de Little John.

Le numéro : 0 fr. 25

LA REVUE STÉPHANOISE

Directeur Léon Merlin, 12 rue César Bertholon
Saint-Etienne (Loire)

Cet organe de jeunes, spécialement consacré aux poètes, et l'un des plus anciens

et des plus répandus de province, insère gratuitement les envois de ses abonnés et ouvre de grands concours périodiques gratuits.

Abonnements : un an 6 fr., 6 mois 3 fr.

Un numéro spécimen est adressé franco sur demande

JOURNAL DE LA BEAUTÉ

Journal des Dames et des Jeunes Filles,
Paraît tous les mardis.

Le numéro : 10 centimes.

Rédaction et Administration
Paris, 34, rue de Lille, Paris.

HORLOGE

137 et 145, cours Lafayette.

Tous les soirs, spectacle varié.

Partie lyrique intéressante. — *Othello* chez Thaïs, fantaisie parodie en plusieurs tableaux. — M^{lle} Kamouna — Morton — les Birlings.

CONCERT D'ÉTÉ DES FOLIES-BERGÈRE

Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. — Dimanches et fêtes, matinée à 2 h.

Revue Financière Hebdomadaire

A mesure que nous nous approchons des jours de Fêtes du 14 Juillet, les affaires se ralentissent de plus en plus, aujourd'hui il ne s'est fait que des échanges insignifiants, et comme nombre et comme importance.

Nos rentes sont lourdes, le 3 0/0 à 101,07, le 3 1/2 à 102,50 et l'Amortissable à 102,25.

Le Comptoir national d'Escompte cote 612 francs, le Crédit Foncier 705, le Crédit Lyonnais 952 et la Société générale 599 francs.

La Banque spéciale des Valeurs Industrielles s'inscrit à 89,50 et 90.

Parmi nos Chemins : Le Nord à 2000 et l'Orléans 1765 sont seuls ici cotés à terme.

Le Suez se traite 3595.

L'Extérieure clôture à 59,90, l'Italien à 93,70, le Portugais à 25,20, le Russe 3 0/0 1891 à 90 fr., le Turc D à 22,97, la Banque Ottomane à 55 francs.

La Banque de Paris et des Pays-Bas et la Société Générale émettront le 18 juillet 40.000 obligations communales 3 0/0 de 500 francs au Crédit Foncier du Royaume de Hongrie au prix de 465 francs jouissance du 1^{er} juillet 1897. L'intérêt semestriel sera de 8 fr. 75 nets d'impôts.

En banque les actions de l'Epicycle sont demandées à 125 et 127 francs.

Le Propriétaire-Gérant, V FOURNIER.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le service d'Été. — Prix : 30 cent. — Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS

Typographie et Lithographie J. GALLET rue de la Poulallerie, 2, Lyon